

I. **MARTIN EDEN... Jack London**

Jean Marie ANDRE

Ce roman, publié en 1909, fut le dernier roman de Jack London et restera comme étant son autobiographie... Le héros du roman, ouvrier autodidacte avant de devenir un romancier célèbre, tomba amoureux d'une jeune fille de la bourgeoisie riche. Mais tout devint rapidement compliqué. Ex-prolétaire ne se reconnaissant pas dans le prolétariat, il comprit qu'il n'aurait jamais sa place dans cette bourgeoisie. Martin Eden et Jack London, marin-romancier, finirent par se suicider. En 1909, dans les dernières pages de ce roman, pour le premier. En 1916... pour Jack London. Il avait 40 ans.

De ce livre flamboyant ⁽¹⁾ je citerai deux pages, les deux dernières, en n'oubliant pas que ce chef d'œuvre fut transposé au cinéma en Italie en 2019 par Pietro Marcello avec, dans le rôle de Martin Eden, un Luca Marinelli de haut vol. Les deux sont à voir, à lire et à relire... mais comme toujours c'est l'écriture de Jack London qui emporte tout sur son passage !

« Il se leva, passa la tête par le hublot, regarda la mer laiteuse. La *Mariposa*, étant fortement chargée, en s'accrochant par les mains, il toucherait l'eau avec les pieds. Il pourrait s'y glisser sans bruit. Personne n'entendrait. Un paquet d'écume lui mouilla le visage et humecta ses lèvres d'un gout exquis [...] Il éteignit la lumière et descendit par le hublot...un mouvement du paquebot l'aida et il se trouva en dehors suspendu par les mains. Quand ses pieds eurent touché l'eau, il se laissa tomber. La mer était semblable à une mousse blanche... il nagea doucement dans l'écume pétillante. »

« Les lumières de la *Mariposa* s'évanouissaient dans le lointain et il nageait aussi tranquillement que s'il avait eu l'intention d'aborder au rivage le plus proche, à un millier de lieues environ. »

« L'instinct de conservation agissait encore. Il cessa de nager, mais dès qu'il sentit le flot recouvrir ses lèvres, ses mains battaient fortement l'eau pour remonter à la surface. Le désir de vivre, se dit-il en se moquant de lui-même. Eh bien ! il avait de la volonté, assez de volonté pour en finir et, d'un dernier effort, cesser d'exister. »

« Il changea sa position, se mit debout. Il regarda les étoiles sereines, et expulsa tout l'air de sa poitrine. D'une vigoureuse poussée de ses mains et de ses pieds il sortit son

buste hors de l'eau pour prendre son élan. Puis il se laissa aller et s'enfonça, sans un geste, dans les flots, comme une statue blanche. Il avala l'eau, de toutes ses forces, comme un anesthésique. Comme il étouffait, inconsciemment, ses bras et ses jambes battirent l'eau avec violence et il remonta à la surface sous la claire lumière des étoiles. »

« Le désir de vivre, se dit-il avec mépris, en tâchant vainement d'empêcher ses poumons en feu d'aspirer l'air. Il fallait essayer une autre manière. Il respira à fond, de façon à pouvoir descendre très profondément. Puis, il plongea la tête la première, en nageant de toutes ses forces et de toute sa volonté. Les yeux ouverts, il voyait les bonites rapides zébrer l'eau de flèches phosphorescentes. Il espéra qu'elles ne l'attaqueraient pas, car la tension de sa volonté aurait pu se relâcher. Mais elles ne s'occupèrent pas de lui et il remercia la vie de cette dernière faveur. »

« Il nagea encore, toujours plus profondément. Ses bras et ses jambes, rompus de fatigue, ne remuaient plus que faiblement. L'agression de l'eau était douloureuse, ses tympanes et sa tête bourdonnaient. Son endurance était à bout, mais il se força à descendre plus bas encore. Bientôt sa volonté l'abandonna. Au milieu d'un grand bouillonnement, ses poumons se vidèrent de l'air qu'ils conservaient encore. Tels de minuscules ballonnets, de petites bulles glissèrent en rebondissant sur ses joues, et devant ses yeux dans une ascension éperdue vers la surface. Puis vinrent la souffrance et l'étouffement. Ce n'était pas la mort encore, se dit-il, au bord de l'inconscience. La mort ne faisait pas souffrir. C'était la vie, cette atroce sensation d'étouffement : c'était le dernier coup que devait lui apporter la vie. »

« Ses mains et ses pieds, dans un dernier sursaut de volonté, se mirent à battre, à faire bouillonner l'eau, faiblement, spasmodiquement. Mais malgré ses efforts désespérés, il ne pourrait plus jamais remonter ; il était trop bas, trop loin. Il flottait languissamment, bercé par un flot de visions très douces. Des couleurs, une radieuse lumière l'enveloppaient, le baignaient, le pénétraient. Qu'était-ce ? On aurait dit un phare. Mais non, c'était son cerveau, cette éblouissante lumière blanche. Elle brillait de plus en plus resplendissante. Il y eut un long grondement, et il lui sembla glisser sur une interminable pente. Et tout au fond, il sombra dans la nuit. Ça, il le sut encore : il avait sombré dans la nuit. Et au moment où le sut, il cessa de le savoir. »

1. Jack London. Martin Eden. 10/18. 1973. N°776. p.446-447

La suite... vous la trouverez chez votre libraire